

Un duo de boxe

Encore une corvée. Je me serais bien sauvée de cette obligation de venir à la table de cet homme exécrable. Pas un mot qui passe par la bouche de cet homme ne sert à autre chose qu'à blâmer ses enfants, à les recaler, à les humilier. Tout grand biologiste qu'il soit, reconnu par tous pour ses découvertes sur les amibes tropicales, il n'en reste pas moins qu'il mène la vie dure à tout le monde et, aujourd'hui, à Cécile sa fille architecte en particulier.

Il faut dire que je ne suis pas du tout étrangère au conflit qui se trame autour de cette table, entre les betteraves jaunes et les pommes de terre rissolées. Cécile aime les choses bien alignées, ordonnées, planifiées. Et c'est ainsi qu'elle voudrait voir revivre le jardin de sa mère décédée depuis quatre ans. Son père, lui, n'aime la vie qu'en éprouvette, ça se contrôle mieux, et c'est lui qui décide des paramètres où elle évolue.

La discussion pour l'instant ressemble à un duo de boxe. Cécile revendique, assomme son père d'amertume qu'elle tire de la mort de sa mère. Lui, il réplique, il rage, il crie que c'est à lui maintenant de décider, et que personne ne va toucher aux repousses sauvages qui ont envahi l'organisation militaire du jardin imposé par sa femme.

Michel, le fils de la sœur de Cécile, Rachelle la traductrice, rit dans ses quelques poils de barbe. À vingt et un ans, étudiant en travail social, il se retrouve en plein dans un type de conflit familial dont ils ont parlé en cours la semaine précédente. Tout est là, la mauvaise volonté, les frustrations refoulées, le besoin de faire sa place, de se distinguer du paternel, etc. Un vrai cas d'espèce. Tiens, il devrait prendre cet exemple pour son prochain travail !

Quant à moi, invitée de Cécile pour soutenir son point de vue d'une révision totale du jardin, je me sens bien mal à l'aise. Même si je suis experte pour cerner les goûts des clients et leur organiser un jardin à la mesure de leurs attentes, ici, je me sens comme une chienne dans un jeu de quilles. Cécile voudrait bien que

j'intervienne, que je la soutienne, que j'argumente à coup d'îlots fleuris, de rocailles colorées ou de concombres bien alignés. Mais moi, j'en perds mes moyens. C'est une chose de planifier pour des passionnés, mais c'est autre chose de convaincre les athées horticoles.

Louis, le vendeur d'assurances, malgré sa propension à la neutralité et à la drabitude, essaie de placer un mot. Son courage bien ancré dans ses deux mains, il essaie timidement de faire comprendre à son père que ça serait plus prudent en cas de feu. On voit là l'assureur qui s'étale au grand jour, mais surtout que pour éventuellement vendre la maison, ce serait un atout certain de mettre de l'ordre dans ce chaos de verdure. Ce qu'il n'ose pas avouer, c'est que derrière ces arguments rationnels sur lesquels il excelle, il y a une sorte de volonté de faire honneur à sa mère, de lui faire savoir que les enfants n'ont pas oublié la beauté qu'elle leur réservait chaque été autour de la maison. Ils s'ennuient de cette orgie de couleurs et des formes qui, malgré un ordonnancement sévère, faisait la joie non seulement des yeux et des narines de la famille, mais constituait une attraction dans le quartier.

L'argument s'étirait, ralentissait, puis au coin d'un commentaire sur la tarte aux pommes, la discussion reprenait de plus belle, comme le mouvement incessant des vagues sur le sable. Encore une fois, le conflit ne serait pas réglé, mais surtout, il aurait gâché cette rencontre de famille qui aurait pu être si belle. Encore une occasion d'affaires ratée pour moi, mais un bon repas pris en compagnie de mon amie Cécile, sur laquelle mon cœur s'est arrêté depuis longtemps déjà, constitue en soi une raison suffisante d'être là.